

DU BRIGANDAGE.

Voici l'origine du brigandage. Vers 1550, les habitants des États du pape se souvenaient encore des républiques italiennes, des mœurs qu'elles avaient établies, et enfin de l'usage où chacun était de défendre ses droits par tous les moyens. (Il n'y avait que vingt ans que Charles-Quint avait détruit toute liberté. 1550.) Les mécontents se réfugiaient dans les bois : pour vivre, il fallait voler ; ils occupèrent toute la ligne de montagnes qui s'étend d'Ancône à Terracine. Ils se glorifiaient de combattre le gouvernement méprisé qui pesait sur les citoyens. Ils regardaient leur métier comme le plus honorable de tous, et ce qu'il y a de singulier et de bien caractéristique, c'est que ce peuple, rempli de finesse et d'élan, qu'ils rançonnaient, applaudissait à leur valeur. Le jeune paysan qui se faisait brigand était bien plus estimé des jeunes filles du village que l'homme qui se vendait au pape pour être soldat.

Cette opinion publique à l'égard des brigands, qui scandalise si fort les pauvres Anglais malades et méthodistes, tels qu'Eustace, etc., a été créée par l'absurde administration des papes qui ont régné depuis le concile de Trente.

En 1600, les brigands formaient la seule *opposition*.

Leur vie aventureuse plaisait à l'imagination italienne. Le fils de famille endetté, le gentilhomme dérangé dans ses affaires, se faisaient un honneur de prendre parti avec les brigands qui parcouraient les campagnes. Dans l'absence de toute vertu, lorsque des fripons sans mérite se partageaient tous les avantages de la société, eux du moins ils faisaient preuve de *courage*.

La ligne d'opérations des brigands s'étendait ordinairement de Ravenne à Naples, et passait par les hautes montagnes

d'Aquila et d'Aquino, à l'orient de Rome. Alors comme aujourd'hui, elles étaient couvertes de forêts impénétrables et fréquentées par de nombreux troupeaux de chèvres qui font la base de la subsistance des brigands. (Voir un tableau de M. Schnetz, *le Pecorajo égorgé pour n'avoir pas voulu donner un chevreau aux brigands*. Mœurs de 1820.) Depuis 1826, les brigands ont disparu par les soins de M. le cardinal Benvenuti. Mais, avant cette époque, un paysan des environs de Rome avait-il éprouvé, de la part d'un grand seigneur ou d'un prêtre puissant quelque injustice trop irritante pour ses sentiments, il prenait la *macchia* (littéralement il prenait la forêt), il se faisait brigand.

Sous les papes bigots dont nous esquissons le gouvernement, bien plus absurde que celui des rois leurs contemporains, il arriva quelquefois que de grands seigneurs se mirent à la tête des brigands, et soutinrent une guerre réglée contre les troupes du pape. Les vœux des peuples étaient pour eux. Alphonse Piccolomini et Marco Sciarra furent les plus habiles et les plus redoutables parmi ces chefs de l'opposition, assez semblables à nos chouans. Piccolomini désolait la Romagne ; Sciarra l'Abbruzze et la campagne de Rome. Tous deux commandaient à plusieurs milliers d'hommes qui se battaient *parce qu'ils le voulaient bien*, et parce que la vie de brigand leur semblait plus supportable que celle de paysan. Sciarra et Piccolomini fournissaient des assassins aux gens riches pour les vengeances privées. Souvent un seigneur, fidèle en apparence au gouvernement du pape, était en secret d'accord avec eux.

La sensation actuelle est tout pour un Napolitain ; la religion parmi eux ne consiste qu'en pratiques extérieures, elle est encore plus séparée de la morale qu'à Rome, aussi trouverait-on qu'à Naples, dès 1495, il y avait un corps nombreux d'assassins de profession, que le gouvernement enrôlait dans les

grandes extrémités, et qu'il ménageait toujours. Comme le pain quotidien des brigands de la campagne de Rome était pris chez les paysans, il devint bientôt impossible d'habiter les fermes isolées. Les brigands surprenaient, pour les piller, les villages et les petites villes. Ils s'approchaient même des grandes, et en tiraient de fortes sommes, ordinairement demandées par l'intermédiaire de quelque moine. Si les bourgeois ne payaient pas, ils voyaient de leurs fenêtres incendier leurs moissons et leurs maisons de campagne¹.

Ainsi la dépopulation de la campagne de Rome fut commencée par les pillages des barbares², elle fut continuée par les guerres civiles des Colonna et des Orsini sous Alexandre VI, et enfin achevée par le règne des brigands de 1550 à 1826.

La haine profonde que toutes les classes ressentirent pour le despotisme espagnol, importé par Charles-Quint dans la terre de la liberté, est l'origine de ce respect pour le métier de brigand, si profondément imprimé dans le cœur des paysans d'Italie.

Par l'effet du climat et de la méfiance, l'amour est tout-puissant chez ces gens-là; or, aux yeux d'une jeune fille des environs de Rome, surtout dans la partie montagneuse vers Aquila, le plus bel éloge pour un jeune homme est d'avoir été quelque temps avec les brigands. D'après cette manière de penser, pour peu qu'un paysan éprouve de malheur dans ses affaires, ou soit poursuivi par les *carabinieri*, à la suite de quelque rixe, il ne lui semble nullement infâme de se faire voleur de grand chemin et assassin. Les idées d'ordre et de justice qui, depuis le morcellement des biens nationaux, sont

¹ *Vita di Gregorio XIII*, par Ciccarelli, p. 300. Galuzzi, *Histoire de Toscane*, liv. IV, tom. III, p. 273.

² Voir Micara, *Des moyens de rétablir la campagne de Rome*. Rome, 1826.

au fond du cœur du paysan champenois ou bourguignon, semblerait le comble de l'absurdité au paysan de la Sabine. Voulez-vous ici être opprimé par tout le monde et détruit ? soyez juste et humain.

Ce furent aussi les Espagnols qui importèrent en Italie l'usage qui, après les brigands, choque le plus les voyageurs moroses que l'Angleterre verse sur le continent. Je veux parler des *cavaliers servants* ou *sigisbées*.

Vers 1540, immédiatement après les mœurs décrites par Bandello, évêque d'Agen, on trouve que toute femme riche doit avoir un *bracciere* pour lui donner le bras en public quand son mari est occupé de ses fonctions civiles et militaires. Plus ce *bracciere* est d'une famille noble et distinguée, plus la dame et le mari sont honorés.

Bientôt, dans les familles bourgeoises, une femme trouva plus noble d'être accompagnée, pour aller à la messe ou au spectacle, par un autre homme que son mari. Les gens puissants payaient ce *bracciere* en l'avancant dans le monde; mais comment pouvait payer le petit bourgeois? Deux amis convenaient en se mariant d'être réciproquement les *braccieri* de leurs femmes.

Vers 1650, la jalousie espagnole avait réussi à donner aux maris italiens toutes ses idées chimériques sur l'honneur. Les voyageurs de cette époque remarquent que l'on ne voit jamais de femmes dans les rues. L'Espagne a nui à l'Italie de toutes les façons, et Charles-Quint est un des hommes dont l'existence a été le plus fatale au genre humain. Son despotisme dompta le géme hardi, enfanté par le moyen âge.

L'amour s'empara bien vite de l'usage des sigisbées ou *cavaliers servants*, qui a duré jusqu'à Napoléon. Il établit, à Milan et à Vérone, de grandes maisons d'éducation pour les jeunes filles, sur le modèle de celle de madame Campan. Sa sœur, la

reine de Naples, Caroline, fonda une maison semblable à Aversa. Beaucoup de jeunes femmes, à Naples et en Lombardie, ont été élevées dans les idées françaises, et pensent avant tout à ce qu'on peut dire d'elles dans le monde; les amours sont infiniment moins scandaleux qu'avant 1805. Les mauvais exemples sont surtout donnés par les femmes âgées.

L'usage du cavalier servant n'existe plus que dans les pays éloignés des grandes routes où n'a pas pénétré l'influence de Napoléon, et peut-être va-t-il tomber tout à fait. A Naples, les jeunes femmes qui réunissent les avantages de la naissance à ceux de la fortune s'ennuient presque autant qu'on le fait à Paris. Les jésuites, détestés par les autres moines, n'ont aucune influence sur elles.

Ainsi ce sont les Espagnols qui ont donné ces deux traits les plus marquants au caractère italien, tel qu'il était en 1796 : l'indulgence pour les brigands et le respect du mari pour les droits du cavalier servant.

Le canon du pont de Lodi (mai 1796) commença le réveil de l'Italie. Les âmes généreuses purent oublier l'amour et les beaux-arts; quelque chose de plus nouveau se présentait aux jeunes imaginations.

Je le répète, en 1829, il n'y a plus de brigands organisés entre Rome et Naples; ils ont entièrement disparu. Déjà une fois pendant les cinq ans que dura le règne de Sixte-Quint, on crut les brigands anéantis¹.

¹ Voir un tableau fidèle des alarmes d'une petite ville des États du pape dans *Six mois aux environs de Rome*, ouvrage curieux de madame Marie Graham. On trouvera, dans le voyage de lord Craven dans les environs de Naples, l'histoire véritable des traités faits par le gouvernement avec les brigands. Lord Craven exagère l'importance de l'architecture saracénique. Voir aussi l'excellent voyage de Forsyth. Cet Anglais avait beaucoup d'idées et a fait un petit volume. Il calomnie Sienne.

Les papes, depuis la peur de Luther, n'ont guère laissé d'autre souvenir dans Rome que le palais élevé par leur famille.

Après Innocent IX, Facchinetti de Bologne, nous trouvons Clément VIII, Aldobrandini de Fano; vous vous rappelez la belle villa Aldobrandini à Frascati. Il régna de 1592 à 1605, en même temps que Henri IV.

Léon XI, dont vous avez peut-être remarqué le tombeau à Saint-Pierre, non loin de la *Transfiguration* de Raphaël, ne régna que quelques jours; il eut pour successeur le cardinal Camille Borghèse, qui prit le nom de Paul V, et eut la gloire l'agrandir et de finir Saint-Pierre. Par ses ordres on éleva les trois grands arcs les plus voisins de l'entrée. Le conseil des Dix, à Venise, avait fait mettre en prison un chanoine de Vienne et un abbé, accusés de crimes énormes. Paul V le prit de très-haut avec les Vénitiens; il voulait avoir les deux prisonniers, et fut sur le point de faire la guerre. Venise, plus sage qu'on ne l'a été en France depuis Louis XIV, échangea des notes savantes pendant plusieurs années, ne fit point la guerre, et maintint l'existence de ses lois.

La principale affaire de Paul V, durant un règne de quinze ans, fut de combler ses neveux de richesses énormes; il leur donna une partie considérable de la campagne de Rome. Le peu de cultivateurs qu'y avaient laissé les brigands, disparut tout à fait. Les Borghèse, trop opulents pour songer sérieusement à leurs affaires, ne mirent point en culture les territoires immenses qui leur étaient dévolus. Ils se contentèrent de ce que la nature fait toute seule, et louèrent leurs terres pour le pâturage, moyennant une somme fixe par chaque tête de bétail¹.

¹ On trouvera des idées élémentaires sur l'agriculture de l'Italie dans les voyages d'Arthur Young et de M. Lullin de Genève. On peut chercher des connaissances plus approfondies dans les travaux des sociétés

C'est Paul V qui bâtit le palais Borghèse; on nous y a fait voir quelques-uns des meubles précieux qui ont appartenu à ce pape. Le prince actuel réunit les titres de quatre principautés, et jouit noblement de ses revenus, évalués à douze cent mille francs, et qui seront décuplés, si jamais Rome jouit d'un gouvernement raisonnable. Les titres de ces principautés seront portés un jour par de jeunes Français, qui peut-être auront l'idée de mettre la campagne de Rome en culture. Il y a là de la gloire à acquérir.

Grégoire XV, Ludovisi, dont le règne est insignifiant, eut pour successeur, le 6 août 1623, le fameux Urbain VIII, Barberini. Vous connaissez le grand palais de ce nom.

Pendant un règne de vingt et un ans, Urbain VIII abandonna à ses neveux l'entière direction de ses affaires : ils ne se contentèrent pas de piller les sujets de leur oncle, ils firent encore la guerre (en 1641) aux Farnèse, ducs de Parme et de Plaisance, pour s'emparer des duchés de Castro et de Ronciglione, situés entre Rome et la Toscane.

Cette guerre fut la seule, pendant tout le dix-septième siècle, dont l'origine fût italienne. Taddeo Barberini, général de l'Église, se trouvait un jour à la tête de dix-huit mille hommes dans les environs de Bologne; Édouard Farnèse s'approcha de lui avec trois mille hommes de cavalerie; l'armée du pape eut une telle peur, qu'elle s'enfuit sans combattre, et se dispersa entièrement.

Le tombeau d'Urbain VIII, placé vis-à-vis de celui de Paul III à Saint-Pierre, est, comme vous l'avez vu, un chef-d'œuvre de mauvais goût. Il est du cavalier Bernin, que ce

d'agriculture. La plus éclairée est celle de Florence. Voir les Mémoires de M. le marquis Ridolfi et de M. Lambruschini. M. Vieusseux, à qui la Toscane doit tant de reconnaissance, publie un excellent journal d'agriculture.

pape employa beaucoup, ainsi que le fameux peintre Pierre de Cortone, dont le plus grand ouvrage est au palais Barberini.

A Innocent X, Pamfili, succéda, en 1655, Alexandre VII, Chigi. C'est sous le règne de ce pape, et dans Rome même, que Louis XIV établit les droits qu'il avait au respect de l'Europe. Ce grand roi, qui inventait rapidement les idées qui lui étaient utiles, et qui porta si haut le nom français, profita du privilège ridicule des franchises pour faire trembler le pape. Clément IX, Rospigliosi, ne régna que trois ans. Le règne de Clément X, Altieri, fut de six. Ces papes ne sont connus que par le titre de prince que, selon l'usage, ils ont laissé à leur famille.

Innocent XI, Odescalchi, Milanais, monta sur le trône en 1676. Choqué de l'abus effroyable que les assassins faisaient du droit d'asile, il avait obtenu de tous les ambassadeurs, excepté de celui de Louis XIV, l'abolition de ce droit dans leur palais. Ce pape eut la maladresse de vouloir profiter de la mort du duc d'Estrées, arrivée à Rome le 30 janvier 1687, pour abolir la franchise du palais de France, avant que le roi ne lui eût nommé un successeur. Louis, qui ne gouvernait ses sujets que par la vanité, ne pouvait supporter un tel outrage. Le roi eut le bon esprit de ne pas faire de cette sottise un sujet de guerre et d'excommunication. Le marquis de Lavardin entra dans Rome accompagné de huit cents domestiques, et fit trembler le pape.

Alexandre VIII, Ottoboni, fut élu en 1689; Innocent XII, Pignatelli, lui succéda.

Clément XI, Albani, qui régna du 24 novembre 1700 au 19 mars 1721, fut, bien malgré lui, l'auteur des persécutions dirigées en France contre les jansénistes. La fameuse bulle *Unigenitus* fut la grande affaire de son règne; elle lui avait

été arrachée par l'intrigue; et ce pauvre pape fut malheureux, parce que Louis XIV était faible et dominé par madame de Maintenon.

L'histoire du dernier siècle est remplie de noms d'hommes honnêtes et vertueux qui ont été de pauvres souverains.

Lambertini, Ganganelli et Pie VII ont eu ce sentiment profond de la justice que l'on désigne en ce moment par le nom d'*idées libérales*. Mais ces papes si dignes de respect n'ont point eu la force de caractère qu'il aurait fallu pour arrêter l'effroyable décadence des États de l'Église. Rome, Civita-Vecchia, Pérouse, Velletri, étaient bien plus misérables en 1809, quand elles passèrent sous l'administration de Napoléon, qu'en 1700 à l'avènement de Clément XI. La justice, ce premier avantage que les peuples attendent du souverain despotique, était presque toujours vénale. Je sais bien que les juges de Rome se sont couverts de gloire dans l'affaire Lepri, sous Pie VI; mais je ne connais que cet exemple. On dit que, depuis la chute de Napoléon, il devient de nouveau bien difficile pour un grand seigneur de perdre son procès. Cet abus est général en Italie. Quelque odieux que soit pour des oreilles italiennes le nom de M. de Metternich, il faut dire que la justice est moins vénale en Lombardie; les prêtres s'y occupent de leur métier et non pas d'intrigues politiques.

Le 28 mai 1721, Innocent XIII, Conti, succéda à Clément XI. Ce pauvre pape ne fit qu'un cardinal, l'abbé Dubois, et en mourut de douleur.

Benoît XIII, Orsini, lui succéda en 1724, et régna cinq ans. Affaibli par un grand âge, il ne fit rien qui répondit à ses intentions pieuses. Ce fut sous le règne d'un pape rempli de douceur, d'humilité et de charité qu'eurent lieu les actes de coquinerie les plus scandaleux. L'avarice et les effroyables concussions du cardinal Coscia, ministre de Benoît XIII, ame-

nèrent un déficit de cent vingt mille écus romains dans les revenus de la chambre apostolique (l'écu vaut aujourd'hui cinq francs trente-huit centimes).

Au moment où Benoît XIII rendait le dernier soupir, le 21 février 1730, un soulèvement furieux éclata dans Rome; le peuple voulait mettre en pièces le cardinal Coscia et tous ses favoris, qui, pendant cinq ans, avaient vendu les emplois, les grâces ecclésiastiques, et même la justice entre particuliers. Coscia passa neuf ans au château Saint-Ange, et, à sa sortie, jouit de beaucoup de considération, car il était fort riche. Le papisme et le pouvoir absolu entre les mains d'un vieillard toujours mourant ont tellement corrompu le peuple de Rome, qu'il n'estime du pouvoir que ce qu'il a d'impérissable, l'argent qu'il permet d'amasser. A Rome, on estime un étranger au prorata de la dépense qu'il fait; le déshonneur est impossible pour qui a de l'or. En Angleterre, il faut en outre de la naissance. Sans les brigands qui leur font peur, tous les coquins enrichis d'Europe iraient s'établir à Rome; à Paris, on les méprise, et le journal le leur dit.

Laurent Corsini, Florentin, fut élu le 12 juillet 1730, et prit le nom de Clément XII (vous connaissez sa magnifique chapelle à Saint-Jean-de-Latran). Ce pape, âgé de soixante-dix-huit ans, régna neuf années. Vous voyez la cause de la décadence des États romains; quelque bien intentionné que soit le souverain, il est appelé aux affaires à l'âge où il faudrait les quitter. Clément XII se brouilla avec les cours de Portugal, de France, de Vienne et de Madrid; il ne comprit pas l'effet que commençait à produire l'esprit de doute et d'examen qui devait faire le caractère du dix-huitième siècle. Les troupes allemandes et espagnoles ravagèrent l'État de l'Église.

Je résiste avec peine à la tentation de citer une longue lettre dans laquelle le président de Brosses raconte à un de ses amis